

370

LE DUEL  
PAR LA CROISÉE,  
OU  
LE FRANÇAIS A MILAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DU  
VAUDEVILLE, LE 17 JANVIER 1818.

.....  
*Prix : 1 fr. 25 c.*  
.....



A PARIS,

Chez FAGÈS, Libraire, au Magasin des Pièces de  
Théâtre, boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la  
rue de Lancry.

---

1818.

---

## PERSONNAGES.

FLORVILLE, officier français.  
ALBERTI, seigneur vénitien.  
ISABELLE, sa fille.  
OCTAVE, amant d'Isabelle.  
MARINETTE, suivante d'Isabelle.  
GERMAIN, valet de Florville.  
MENDOCE, valet d'Alberti.  
Un Notaire.  
Autres valets d'Alberti.

## ACTEURS.

M. GONTIER.  
M. EDOUARD.  
Melle. CLARA.  
M. GUÉNE.  
Melle. MINETTE.  
M. FONTENAY.  
M.

P.O. Gall. 2627 L

*La Scène se passe dans un hôtel garni  
à Milan.*

Bayerische  
Staatsbibliothek  
München

G 22 / 220

LE  
DUEL PAR LA CROISÉE,

OU

LE FRANÇAIS A MILAN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN PROSE.

---

*Le Théâtre représente une salle éclairée par une grande croisée qui est dans le fond, deux portes latérales, dont l'une conduit chez Alberti et l'autre chez Florville; sur le dernier plan, une autre porte par laquelle on sort; sur une table à droite, est une bougie allumée, à gauche un piano.*

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORVILLE, GERMAIN.

FLORVILLE, (*debout et regardant l'appartement d'Alberti*).

Holà? Germain! n'es-tu pas las de dormir?

GERMAIN, (*à moitié endormi dans une grande bergère*).

Oui, monsieur, vos chevaux seront prêts avant le jour... Là, là! tout doux!

FLORVILLE.

Il s'agit bien de cela : parle-moi d'Isabelle.

GERMAIN.

Cui, monsieur. — Haut le pied ; ferme à l'étrier.

FLORVILLE.

Air : *Sans mentir.*

Entends la voix de ton maître.

GERMAIN.

Bonne bête. Ah! quel plaisir!

FLORVILLE.

Mais le soleil va paraître.

GERMAIN.

C'est qu'il est las de dormir.

FLORVILLE.

Pour que le maraud s'éveille,  
Je tiens le moyen, je crois.

( *Il fait sonner sa bourse.* )

Ça va-t-il à ton oreille?  
M'entends-tu mieux cette fois?

GERMAIN, *s'éveillant.*

Cette fois,  
Oui je crois,  
J'ai l'oreille au bout des doigts.

( *Il veut attraper la bourse.* )

FLORVILLE.

Un moment. Viens ici. J'ai besoin de te parler.

GERMAIN.

Moi, monsieur, j'ai besoin de repos : quand je passe une nuit sans dormir, le lendemain je suis d'une bêtise....

FLORVILLE.

Tu ne dors donc jamais ? Ecoute-moi.

GERMAIN.

Eh ! que diable m'apprendrez-vous, dont je ne sois instruit ? Que le seigneur Alberti, logé dans le même hôtel que vous à Milan, pour se soustraire aux tracasseries d'un procès injuste que lui a suscité un de ses amis, abandonne Venise sa patrie, va se fixer avec sa fille à Paris, et doit à trois ou quatre heures du matin se remettre en route ?

FLORVILLE.

Fort bien.

GERMAIN.

Que vous, officier Français distingué, honoré, fameux même dans un temps....

FLORVILLE.

Ne parlons pas de cela.

GERMAIN.

Vous avez eu le bonheur de rendre à ce bon père un service signalé qui, par contre-coup, vous a fait tomber amoureux de la demoiselle....

FLORVILLE.

C'est cela même.

GERMAIN.

Et que pour avoir le plaisir de pousser quelques soupirs de plus, au moment de son départ, vous me faites baïller et greloter tout une nuit dans cette salle.

FLORVILLE.

Eh bien ! tout cela n'est-il pas assez important pour moi ?

GERMAIN,

Pour vous, oui.

FLORVILLE.

AIR : *Vaudeville de jadis et aujourd'hui.*

Vois ; cette bourse est assez ronde.

Dès qu'à partir on sera prêt,

Eloigne d'ici tout le monde :

Retiens chacun au cabaret.

Dispute, fais le diable à quatre.

Mets tout en usage pour moi.

S'il le faut même fais-toi battre,

Et tout cela sera pour toi.

GERMAIN.

Bien obligé !

FLORVILLE.

Moi, pendant ce temps, je guette ici le passage d'Isabelle, et je lui fais ma première déclaration.

GERMAIN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? Après trois jours de connaissance, et le service important que vous avez rendu au père, vous en êtes encore là, avec la demoiselle ?

FLORVILLE,

Oui, sans doute.

GERMAIN.

Moi, monsieur, qui ne suis qu'un valet, je suis bien plus avancé auprès de Marinette, la suivante. Je l'ai vue, j'ai dit un mot et tout est dit.

FLORVILLE.

Pour ce que cela vaut ?

GERMAIN.

Comment, monsieur, la perle des soubrettes, d'une sagesse, d'une fidélité ! j'en répondrais comme de moi-même. Mais, monsieur, si par hasard Isabelle était prévenue en faveur d'un autre ?

FLORVILLE.

Impossible ! c'est l'ame la plus pure , la plus naïve....

GERMAIN.

Faite exprès pour vous ?

FLORVILLE.

Je le croirais. L'amour en Italie me réservait ce trésor.

Air : *Mon père était pot.*

C'est l'image de la candeur,  
C'est l'innocence même :  
Et je gagerais que son cœur  
N'a pas encor dit : j'aime.

GERMAIN.

Soyez plus prudent.  
Les filles souvent,  
Ici, tout comme en France,  
Ressemblent un peu  
Aux armes à feu.  
Ça part sans qu'on y pense.

FLORVILLE.

Oh ! pour celle-ci , je suis bien sûr....

( *On entend au-dehors des accords de guitare* ).

Germain , n'entends-tu pas ?

GERMAIN.

Quoi donc ?

FLORVILLE.

Les sons d'une guitare ?

GERMAIN.

Je crois que oui , monsieur , c'est assez l'usage en ce pays.

FLORVILLE.

Mais dans ce jardin... Sous cette croisée.

GERMAIN , ( *regardant par la croisée* ).

Je ne vois rien , obscurité profonde , vraie nuit d'amour.

FLORVILLE.

Dis-donc , Germain , si c'était quelque amant qui vint ici roder...

GERMAIN.

Pour Isabelle !

FLORVILLE.

Insolent. — Mais on recommence.

GERMAIN.

C'est qu'on veut être entendu.

FLORVILLE.

Chut.

OCTAVE, *en-dehors.*

Air : *De Doche.*

O nuit favorable aux amans,  
Ma voix implore ta puissance :  
Permets que mes tendres accens  
Troublent un moment ton silence.

GERMAIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur ? est-ce que vous n'aimez pas la musique ?

FLORVILLE.

Je l'adore, mais tais-toi.

OCTAVE, *continuant le couplet.*

Sans crainte, aux échos d'alentour,  
L'amant plaintif se fait entendre ;  
Il sait, en chantant son amour,  
Que l'amour seul peut le comprendre.

FLORVILLE.

A qui peuvent s'adresser ces paroles ?

GERMAIN.

Je ne sais ; mais je suis étonné que la belle à qui on les adresse, ne soit déjà pas là pour y répondre.

FLORVILLE.

Oh !

GERMAIN.

Pourquoi donc ? Ignorez-vous que nous ne sommes pas en France, où les femmes ont le bonheur de dormir toute la nuit ? Ici, un petit air de guitare ne déplaît à aucune.

FLORVILLE, *vers l'appartement d'Alberti.*

Mais j'entends du bruit... Quelqu'un vient de ce côté.

GERMAIN.

Quand je vous le disais. On apporte la réponse, c'est charmant.

FLORVILLE.

On croit sans doute ne trouver personne dans cette salle : souffle cette bougie.

GERMAIN.

A quoi bon ?

FLORVILLE.

Pour voir un peu ce que ceci deviendra.

(*Germain éteint la lumière*).

## SCÈNE II.

Les mêmes; MARINETTE, ensuite ISABELLE.

FLORVILLE.

Que vois-je? C'est Marinette? — Ah! je respire. Germain, vas te coucher, je ne veux pas que tu sois témoin de l'infidélité de ta maîtresse.

GERMAIN.

Oh! la pendarde, au milieu de la nuit.

FLORVILLE.

En Italie, les soubrettes sont très-matinales.

GERMAIN, *regardant avec attention*.

Monsieur, monsieur, elle n'est pas seule.

FLORVILLE.

Quoi! Isabelle oserait....

GERMAIN.

En Italie, les jeunes filles ne sont pas peureuses.

(*Il veut l'entraîner*).

Allons nous coucher, monsieur.

MARINETTE, *à Isabelle qui s'avance avec peine*.

Courage, mademoiselle, courage, avancez; ces chants pourraient nous compromettre, et on ne les fait cesser qu'en parlant au chanteur.

ISABELLE, *hésitant*.

Mais?

MARINETTE.

Allez donc, je me charge de tout.

ISABELLE, *à la croisée*.

Etes-vous là?

FLORVILLE, *bas*.

C'est bien sa voix.

ISABELLE.

Nous ne partons qu'à midi, mais mon père est inexorable; et je vous défends de nous suivre plus loin. — Quoi? — Vous avez reçu hier au soir une lettre de votre père. — En ce cas, tâchez de vous présenter au mien avant notre départ. — Hein? Toujours de la ja-

lousie ? Je vous le répète , ce jeune français , que mon père aime beaucoup , ne m'a pas encore adressé un seul mot d'amour.

GERMAIN , *bas* , à *Florville*.

Là , si vous aviez parlé.

ISABELLE.

Il s'exprime avec grace , il a des manières nobles...

GERMAIN.

Elle est franche du moins.

ISABELLE.

Mais , malgré cela , je ne l'aime pas du tout.

FLORVILLE.

Peste ! quelle franchise !

MARINETTE , *courant vers Isabelle*.

Mademoiselle ? mademoiselle ?

ISABELLE.

Qu'est-ce ?

MARINETTE.

J'entends du bruit dans la chambre de monsieur votre père ; rentrez vite.

(*Isabelle se sauve , et Marinette la conduit.*)

### SCENE III.

MARINETTE , GERMAIN , FLORVILLE.

FLORVILLE.

Je ne reviens pas de ma surprise.

GERMAIN.

Quand je vous disais que Marinette était une honnête fille.

MARINETTE , à *la croisée*.

Scapin , es-tu là ? — Oui. Eh bien , bonsoir. — Hein ? Un baiser ? — Je n'ai pas le temps. — En voilà dix. — Tiens , tiens.

(*Elle envoie des baisers à Scapin , et s'enfuit.*)

### SCENE IV.

GERMAIN , FLORVILLE.

GERMAIN.

Ah ! scélérate !.... Eh bien ! monsieur , l'innocence ?

FLORVILLE.

Eh ! bien Germain.... L'infidélité, qu'en dis-tu ?

GERMAIN.

Ce que j'en dis ?... Je n'en dis rien ; car j'étouffe de dépit.

FLORVILLE.

Mais quel est cet heureux rival qu'on me préfère ?

GERMAIN.

Que vous importe ? Vous êtes trop heureux de ne pas le connaître : au lieu que moi ?...

FLORVILLE.

Eh bien !

GERMAIN.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Eh bien ! ne suis-je pas forcé  
De craindre un si lâche adversaire ?  
A son aspect, d'être glacé  
Ou d'épouvante, ou de colère ?  
Je sais son nom et j'ai trop vu,  
Malgré mon déplaisir extrême,  
De Scapin le chef biscornu.

FLORVILLE.

Bah ! tu te seras vu toi-même.

J'aurais parié qu'Isabelle n'avait encore parlé qu'à son père.

GERMAIN.

J'aurais juré que j'avais dégoûté Marinette de tous les hommes.

FLORVILLE.

Je suis humilié et blessé !

GERMAIN.

Et moi, monsieur ; que ne suis-je pas ? Mais j'en serai vengé !

FLORVILLE.

Et comment ?

GERMAIN.

En l'épousant.

FLORVILLE.

Misérable !

GERMAIN.

Pas de grâce, monsieur.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Au lieu de ce galant amour ,  
 Qui m'allait ruiner pour elle ,  
 Un hymen bien sec et bien lourd ,  
 Me vengera de l'infidèle.  
 Epouser ces êtres changeans ,  
 C'est, selon tous nos bons apôtres ,  
 Fermer la porte à bien des gens.

FLORVILLE.

Oui, mais c'est l'ouvrir à bien d'autres.

Tu n'es qu'un sot. Il faut se taire et partir. Les arts  
 m'appellent à Rome, et j'y cours.

GERMAIN.

Partir ! Comment, monsieur, un militaire tel que  
 vous, qui a passé sa vie à combattre et à vaincre, céde-  
 rait ici au premier coup de vent ?

FLORVILLE.

Pourquoi non ?

AIR : *Je suis un bon homme.*

Les bourasques et les tempêtes  
 Suivent tout homme en son chemin.  
 J'ai perdu bien d'autres conquêtes  
 Et je n'en suis pas plus chagrin.  
 Enfant gâté de la victoire ,  
 Je faisais tout pour mon pays :  
 Mais il m'a dit : change de gloire ,  
 Je suis français, j'obéis.

Vas tout préparer pour notre départ.

( *Le jour paraît.* )

## SCENE V.

FLORVILLE, *seul.*

Oui, sans doute, il faut partir : allons reprendre à  
 Rome la palette et les pinceaux, le premier charme de  
 ma jeunesse ; et disons aujourd'hui aux Amours, ce que  
 naguères j'ai dit à Mars : au revoir.

RONDEAU *d'el signor Angelo Benincori.*

Dieu des arts, viens à mon secours :  
 Sois mon idole,  
 Charme et console  
 Ce reste de beaux jours  
 Echappés à Bellone, échappés aux Amours.

Dans les camps, aux champs, à la ville,  
Le vrai français,  
Partout utile,  
Partout habile,  
Marche au succès.

De maint favori de la gloire  
Craindrai-je de suivre les pas ?  
L'un ici rêvé le à l'histoire  
Et nos travaux et nos combats ;  
L'autre, son chevron sur le bras,  
Pour en mieux fixer la mémoire,  
Prend le ciseau de Phidias.

Dans les camps, etc.

Plus loin, dans l'atelier ouvert à l'industrie,  
Je vois l'artisan décoré  
Des fruits d'un génie éclairé,  
Enrichir encor sa patrie.  
Celui-là compose un flon, flon,  
Et celui-ci, près d'un sillon,  
Entr'ouvre et féconde la terre,  
De la même main qui naguère  
Renversa plus d'un bataillon.

Dans les camps, etc.

J'entends du bruit, je crois ; viendrait-on renouer la conversation ?

## SCENE VI.

LES MÊMES, ALBERTI, VALETS.

ALBERTI, *en entrant.*

Comment, morbleu ! on ne pourra pas saisir ce maudit chanteur ? (*appellant ses valets.*)

AIR : *Entends-tu l'appel qui sonne.*

Vous, Mendoce, Lazarille,  
Moskito,  
Saisissez subito  
L'homme qui vers cette grille,  
S'en va rodant,  
Guettant,  
Chantant.

MENDOCE.

Moi, tout seul, je m'en empare.  
Est-il armé, croyez-vous ?

ALBERTI.

Oui, vraiment, d'une guitare.

MENDOCE.

D'une guitare ? Allons tous.

CHOEUR.

Nous, Mendoce, etc.

(*Ils sortent en suivant Alberti.*)

SCENE VII.

MARINETTE , FLORVILLE.

FLORVILLE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Ah ! ah ! C'est toi ,  
Marinette ?

MARINETTE.

Ah ! monsieur , quel bonheur de vous rencontrer ! Je  
me rendais chez vous de la part de ma maîtresse....

FLORVILLE.

Pour me dire mille choses aimables , n'est-ce pas ?

MARINETTE.

Oui , monsieur.... Ah ! si vous saviez tout ce qu'elle  
pense de vous.

FLORVILLE.

Je m'en doute.

MARINETTE.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Non , non , vous ne connaissez pas  
Monsieur , jusqu'où va son estime :  
Malgré son timide embarras ,  
On voit l'intérêt qui l'anime ;  
Son cœur trahit à chaque instant  
L'ardeur que vous y faites naître ;  
Enfin , elle vous aime tant....

FLORVILLE, *lui montrant la croisée,*

Qu'elle le dit par la fenêtre.

MARINETTE , *étonnée.*

Ah !

FLORVILLE.

J'étais là.

MARINETTE.

O Ciel ! Cette nuit , tout le monde était donc aux  
écoutes ?

FLORVILLE.

Est-ce que quelqu'autre amant ?....

MARINETTE.

Non pas ; c'est monsieur Alberti qui a tout entendu.

FLORVILLE.

Cela a dû lui faire bien plaisir.

MARINETTE.

Pas du tout. Et nous avons couru le plus grand  
danger.

FLORVILLE.

Comment donc ?

MARINETTE.

Il s'est levé précipitamment, est accouru dans notre chambre et, du ton le plus irrité, nous a demandé qui venait de chanter dans ce jardin ?

FLORVILLE.

Vous n'avez pas eu de peine à le contenter ?

MARINETTE.

Au contraire.

*Air • Vers le temple de l'Hymen.*

C'est un père extravagant,  
Qui, pour la moindre vétille,  
Ferait enfermer sa fille,  
Pour jamais dans un couvent.  
De son injuste colère  
Nous cherchons à le distraire ;  
Mais du nom du téméraire  
Il prétend être informé.  
Il veut le tuer lui-même,  
Le danger était extrême,  
Et nous vous avons nommé.

FLORVILLE.

Moi !

MARINETTE.

Ah ! monsieur, l'heureuse idée ! Sans cela nous étions perdues sans ressource, et le jeune homme aussi. Monsieur Alberti ne pardonnerait jamais à un autre de venir chanter sous les croisées de sa fille : tandis que vous, monsieur, que vous chantiez, ou que vous ne chantiez pas, il sait bien que cela ne fait rien à mademoiselle.

FLORVILLE.

La confiance est tout-à-fait aimable.

MARINETTE.

Monsieur Alberti est méfiant, soupçonneux : il n'a pas paru très convaincu de la vérité de notre roman ; et je tremble qu'il ne vienne vous interroger vous-même.

FLORVILLE.

Parbleu ! j'en serais ravi.

MARINETTE.

Vous êtes si obligeant ! vous lui diriez donc....

FLORVILLE.

Que l'on a chanté sous ce balcon.

MARINETTE, *avec joie.*

Bien !

FLORVILLE.

Il y a environ une heure.

MARINETTE.

A merveille.

FLORVILLE.

Qu'Isabelle a sorti de son appartement....

MARINETTE.

Non pas.

FLORVILLE.

Qu'elle a répondu par cette fenêtre.

MARINETTE.

Ce n'est pas cela.

FLORVILLE.

Et que tu as envoyé par cette croisée mille baisers...

MARINETTE.

Miséricorde — Ce serait fait de nous.... D'ailleurs, des baisers en l'air, est-ce que ça compte.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Dans cette aventure cruelle  
Ne voyez qu'un père en courroux,  
Le danger pressant d'une belle,  
Une soubrette à vos genoux.

FLORVILLE.

D'après ce que tu viens m'apprendre,  
Il faut donc me rendre imposteur,  
Si je fais ainsi ton bonheur?

MARINETTE.

Ah ! je suis fille à vous le rendre.

(*Elle lui fait une révérence et rentre dans l'appartement*).

## SCENE VIII.

FLORVILLE.

Je le crois : elle a l'air d'avoir des principes. Il faut convenir pourtant que je joue un singulier rôle dans le monde. Les armes m'enlèvent aux beaux arts, que je cultivais dès mon enfance. Je me passionne pour une nouvelle profession, il faut y renoncer. Je me rends amoureux, on ne m'aime pas. J'étranglerais

mon rival, il faut que je le serve. Ah ! ah, ah, il y a au moins de l'originalité dans tout cela. Oui, mais je suis dédaigné, et quand on n'y est pas accoutumé..... N'importe, on compte sur ma générosité, je ne suis pas Français pour rien. Advienne de moi ce qui pourra.

SCENE IX.

FLORVILLE, GERMAIN.

GERMAIN, *en bottes et un fouet à la main.*  
Monsieur, notre vengeance est prête, les chevaux sont sellés.

FLORVILLE.

Je ne me venge plus. Je reste.

GERMAIN.

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*  
Quoi, Monsieur, après notre honte,  
Pour Rome nous ne partons pas ?

FLORVILLE.

Non :

En ces lieux je trouve mon compte.  
Chacun a ses goûts ici bas.  
Que mille autres servent des belles  
Aux cœurs constans et bien épris :  
Moi je me voue aux infidèles.

GERMAIN.

Monsieur, retournons à Paris.

FLORVILLE.

D'où vient ce bruit ?

SCENE X.

LES MEMES ; ALBERTI.

ALBERTI, *en entrant.*

Allons, c'est inutile, il y faut renoncer.

(*A part, apercevant Florville.*)

Ah, ah ! Florville, tant mieux, je vais savoir si Marinette et ma fille m'ont en effet dit la vérité ; malheur à elles si elles ont osé me tromper.

FLORVILLE, *à part.*

Marinette avait raison : c'est sérieux.

GERMAIN.

Quoi donc ! monsieur ?

ALBERTI, *apercevant Florville.*

C'est vous, monsieur Florville.

FLORVILLE.

Déjà sur pied, seigneur Alberti.

ALBERTI.

Vous me voyez, mon ami, d'une colère affreuse.

FLORVILLE.

Pourquoi donc ?

ALBERTI.

Un insolent ne s'est-il pas avisé de chanter cette nuit sous cette croisée.

FLORVILLE.

Eh bien ! que vous importe ?

ALBERTI.

Comment, que m'importe ? ne voyez-vous pas que ce chanteur est peut-être quelque jeune audacieux, qui aura aperçu ma fille à la promenade, l'aura suivie et s'est fait un plaisir de venir cette, nuit, porter atteinte à sa réputation. Si je le connaissais, il ne périrait que de ma main.

FLORVILLE.

Eh bien ! monsieur, tuez-moi. C'est moi qui ai chanté.

ALBERTI.

Vous !

FLORVILLE.

Moi-même.

GERMAIN, *bas, à Florville.*

Qu'est-ce que vous dites donc ?

FLORVILLE.

Hier soir, je suis resté fort tard chez un ami ; en revenant, ce drôle m'a égaré.

GERMAIN

Moi, monsieur ! je ne suis pas sorti.

FLORVILLE.

J'ai trouvé toutes les portes de l'hôtel fermées ; et, en attendant qu'on les ouvrît, j'avais une guitare à la main, une chanson à la poche que j'avais rimaitée le matin : que vouliez-vous que je fisse ? Le seul plaisir, quand on s'ennuie, est d'ennuyer ses chers voisins, et j'ai chanté.

ALBERTI.

Et c'est sous ce balcon que vous étiez ?

FLORVILLE.

Mon Dieu oui : n'est-ce pas, Germain ?

GERMAIN.

Oui, monsieur, dessus, dessous, à côté, qu'importe ?  
Que diable veut-il dire ?

ALBERTI, *à part.*

Ouais !

FLORVILLE.

Quoi ! vous avez pu craindre, monsieur Alberti, que quelque amant....

ALBERTI.

Ecoutez donc, monsieur, je connais la guerre d'amour aussi bien que vous pouvez connaître l'autre ; en conséquence, je veille de mon mieux sur tout ce qui se passe autour de ma fille.

AIR : *Dans Paris, à Londres, etc.*

L'honneur sacré d'une belle  
Veut cette précaution.  
Sa première sentinelle  
Est sa réputation.  
Or, dans plus d'une entreprise,  
Vous avez, sans doute, appris  
Que la sentinelle prise,  
Tout le reste est bientôt pris.

FLORVILLE.

Oui, mais vous avez le bonheur de posséder une fille si sage. (*A part.*) La perfide !

ALBERTI.

C'est vrai.

GERMAIN.

Une soubrette si fidèle, si honnête. (*A part.*) La coquine !

ALBERTI.

Vous avez bien raison.

GERMAIN.

Il est peut-être nécessaire d'avouer à monsieur que, cette nuit, Marinette....

FLORVILLE.

Tais-toi donc : ne vois-tu pas que monsieur Alberti sait maintenant tout ce qu'il doit savoir ?

ALBERTI, *à part.*

Eh ! Eh ! ceci m'est suspect. S'entendraient-ils avec Marinette pour me tromper ? Elle m'a quitté un moment.... Dites donc, monsieur Florville, rendez-moi un service.

FLORVILLE.

Volontiers. (*A part.*) Maudit bavard ! il ne s'en ira pas !

ALBERTI.

Puisque vous avez à la poche votre petite chanson, faites-moi le plaisir de me la montrer.

FLORVILLE.

Ma chanson ? (*A part.*) Je suis pris.

ALBERTI.

Oui, oui.

AIR : *Tout Paris connaît ma boutique.*

Cette chanson est fort jolie,  
Mais tantôt j'avais du dépit ;  
Montrez-la moi, je vous en prie,  
J'en saisirai bien mieux l'esprit.

FLORVILLE, *à part.*

Par quelle défaite  
Me tirer de là ?

GERMAIN, *bas, à Florville.*

Battons en retraite,  
Ça nous sauvera.

ALBERTI.

Allons, mon ami, ne me refusez pas. Je tiens à cela beaucoup plus que vous ne pensez.

FLORVILLE.

Ah ! quel embarras ! — Puisque vous l'exigez absolument, je ne demande pas mieux, et tantôt au déjeuner...

ALBERTI.

Devant des valets ? Tandis qu'en ce moment nous sommes seuls.

FLORVILLE.

Interrompre, en chantant, le repos de toute la maison ?

ALBERTI.

Cette salle est isolée.

FLORVILLE.

Reveiller mademoiselle votre fille ?

ALBERTI.

Elle n'entendra pas.

GERMAIN.

Elle entendra, monsieur : nous avons la voix haute, très-haute.

SCENE XI.

MARINETTE, OCTAVE, ALBERTI, FLORVILLE,  
GERMAIN.

MARINETTE.

Voici un cavalier qui désire parler au seigneur Alberti.

FLORVILLE, *à part.*

Bon ! nous voilà sauvés.

ALBERTI.

C'est vous, seigneur Octave ! (*à part*) le fils de cet indigne ami.... (*à Florville qui cherche à s'éloigner*). Ne me quittez pas, je vous prie. (*à Octave.*) Vous en cette ville, et chez moi !

OCTAVE.

Monsieur, une affaire importante que j'ai à vous communiquer....

ALBERTI.

Oh ! j'en ai une moi, avec monsieur, bien plus importante encore. Ainsi pardon, asseyez-vous, et je suis à vous dans l'instant. (*à Florville qu'il tient par le bras.*) Allons, mon ami, donnez-moi la chanson que vous avez chantée cette nuit.

OCTAVE, *à part.*

La chanson chantée cette nuit !

FLORVILLE, *bas, à Alberti.*

Y pensez-vous ? devant un inconnu ?

MARINETTE, *à part.*

Ah ! comment nous tirer de là ?

ALBERTI,

Il est étranger à tout ceci : personne n'est nommé dans votre chanson, et il n'y comprendra rien.

FLORVILLE.

M. Alberti, je suis désolé de vous refuser. Mais, en vérité, je ne sais ce que j'ai fait de ce chiffon de papier.

MARINETTE, *à Octave, bas.*

Avez-vous votre chanson ?

OCTAVE.

Oui.

ALBERTI, *à Florville qui se fouille.*

Eh bien !

FLORVILLE.

Eh bien ! monsieur, c'est inutile.

MARINETTE, *bas, à Octave.*  
Donnez-la moi.

OCTAVE

Mais....

MARINETTE.

Mademoiselle vous l'ordonne.  
(*Octave, après quelques difficultés, lui donne sa  
chanson*).

ALBERTI.

Allons, mon ami.

Air : *Du port Mahon.*

Cédez à ma prière.

FLORVILLE.

Je vois qu'il faut enfin vous complaire.

Germain, plus de mystère,

Allons, donne-moi donc,

Sans façon,

La chanson.

Dis que tu ne l'as pas.

GERMAIN.

Monsieur, je ne l'ai pas.

FLORVILLE.

Fort bien.

Quel étrange embarras !

Q'est-elle devenue ?

Va-t-en.

Faut-il rester comme une statue,

Parle ?

GERMAIN.

Je l'ai perdue.

ALBERTI.

Je vous attendais là.

MARINETTE, *par-derrière, s'avance près de Germain, et  
lui remet la chanson.*

La voilà.

GERMAIN à *Florville.*

La voilà !

FLORVILLE à *Alberti.*

La voilà !

ALBERTI, *étonné.*

La voilà !

En vérité ! C'est bien heureux.

FLORVILLE, *bas, à Germain.*

Quoi ! tu l'avais ?

ALBERTI, *lisant.*

C'est bien cela. O nuit ! favorable aux amans....  
Vous aviez tort d'accuser ce pauvre garçon.

GERMAIN.

Monsieur est par fois d'une vivacité !... Il faut bien donner aux gens le temps de se retourner : on trouve à la fin.

ALBERTI.

Vous ne pouvez plus vous en défendre : et vous allez chanter.

FLORVILLE.

Chanter ! en voici bien d'un autre.

ALBERTI.

Oui : oui : je vous en prie.

**QUATUOR DE DOCHÈ.**

GERMAIN.

Hélas ! Monsieur, qu'exigez-vous ?  
La nuit, le brouillard et l'orage,  
De notre voix nous ont ravi l'usage,  
Tenez, Monsieur, écoutez-nous ?  
( *Il fait des efforts comiques pour chanter.* )  
La, la, la, ti, etc.

FLORVILLE.

Il a raison.

( *Il fait la même chose.* )

Entendez-vous ?

ALBERTI, *s'asseyant.*

Bon, ce n'est rien, prenez courage,  
Vous chanterez toujours fort bien.

FLORVILLE.

Allons, Germain, sois-moi fidèle,  
Prends ta guitare.

GERMAIN, *prenant une guitare.*

Beau moyen.

A quoi donc nous servira-t-elle ?

MARINETTE, *bas, à Octave qui est devant un piano.*

Indiquez l'air.

OCTAVE.

Qui, moi ?

MARINETTE.

C'est l'ordre d'Isabelle.

( *Octave touche sur le piano les premières mesures de l'air ; et Germain, l'ayant compris, fait avec sa guitare un grand bruit pour qu'Alberti n'entende rien.* )

GERMAIN.

Ah ! bravo, Monsieur, je le tiens.  
Je m'en souviens.

FLORVILLE.

Tu t'en souviens ?

GERMAIN.

Oui, je le tien,  
Écoutez bien.

FLORVILLE *chante et s'occupe à suivre l'air que lui indique Octave.*

O nuit favorable aux amans !  
Ma voix implore ta puissance...

GERMAIN.

Reconnaissez-vous cette voix ?

ALBERTI.

Oui, c'est elle : à ce que je crois.  
Cependant, Monsieur, il me semble...

GERMAIN.

Et l'accompagnement ?  
Ces frons, frons,

ALBERTI.

Oui, tout est charmant.

Et vous allez très-bien ensemble.

FLORVILLE et GERMAIN.

Oui, nous allons très-bien ensemble.

FLORVILLE.

Ainsi plus de soupçons,  
Vous avez l'air et la chanson :  
Vous avez su les reconnaître.

ALBERTI.

Oui, j'ai bien su les reconnaître,  
Pourtant... Je m'abuse peut-être.  
Allons, allons, plus de soupçon, etc.

Monsieur Florville, je ne puis que vous louer de  
votre complaisance. Mais je vois ce que c'est.

FLORVILLE.

Quoi donc ?

ALBERTI.

Puisque vous avez chanté sous les croisées de ma  
fille, c'est que vous l'aimez : j'en suis enchanté. Il y a  
long-temps que j'ai envie de marier ma fille à un  
Français ; ça porte bonheur. Et puis, je suis bien aise  
de récompenser le service que vous m'avez rendu en  
arrivant dans cette ville. J'ai sur vous et sur votre  
famille, les renseignemens les plus honorables ; ainsi  
soyez mon gendre.

FLORVILLE.

Moi ! monsieur ?

OCTAVE, *à part.*

Ah ! qu'entends-je ? Je suis trahi.

ALBERTI.

Oui, mon ami. Il y a quinze ans que je garde une  
fille jolie et une fortune honnête ; il est bien temps  
qu'un autre en soit chargé.

FLORVILLE.

Mais, monsieur...

ALBERTI.

Point de mais, je vous prie : c'est une affaire faite.  
(à Octave.) Quant à vous, monsieur, de quoi s'agit-il?  
OCTAVE, avec un dépit concentré.

Pardon, monsieur, vous êtes occupé de mariage, de dot, et je crois que l'affaire dont je voulais vous parler doit être remise à un moment plus favorable. J'aurai l'honneur de vous voir plus tard.

ALBERTI.

Vous ne voulez pas absolument ?

OCTAVE.

Dispensez-moi, monsieur, de toute affaire.

ALBERTI.

A votre aise. (à Florville.) Adieu, mon gendre : je cours prévenir ma fille : et comme je veux partir aujourd'hui même, avant une heure tout sera terminé.

FLORVILLE.

Mais, monsieur Alberti, écoutez donc.

ALBERTI.

Adieu, mon gendre.

FLORVILLE.

Oh ! pas encore.

## SCENE XII.

OCTAVE, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Ah ! seigneur Octave, que je vous rends grâce, vous ne pouviez, en vérité, arriver plus à propos.

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

J'étais dans un fort grand danger,  
Par votre aimable courtoisie  
Vous avez su m'en dégager ;  
Je suis votre ami pour la vie.  
Permettez donc, qu'en ce moment,  
Je termine cette équipée  
Par le plus tendre embrassement.

OCTAVE, se reculant.

Non, Monsieur, par un coup d'épée.

FLORVILLE.

Ah ! c'est différent : c'est mon métier. Mais, pour quelle raison, je vous prie ?

OCTAVE.

Est-ce vous qui avez chanté cette nuit dans ce jardin ?

FLORVILLE.

Moi ou un autre , que vous importe?... A-t-on chanté faux ?

OCTAVE.

Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Quel intérêt si pressant a pu vous engager à passer ici pour un autre ?

FLORVILLE.

Le plus pressant de tous , monsieur. Ma volonté , et le plaisir d'obliger une aimable personne qui me l'avait demandé.

OCTAVE.

Deviez-vous consentir.... ?

FLORVILLE.

Moi , monsieur , est-ce que j'en ai jamais refusé une seule.

AIR : *Le premier poignard de France.*

Tout au plaisir , tout à l'amour ,  
Voilà ma devise chérie :  
Pour sa cause , la nuit , le jour ,  
Hardiment je me sacrifie  
Faire des heureux , est ma loi.  
J'aime à couronner chaque flamme.  
Le Ciel n'eut qu'un tort avec moi ,  
Je devais être femme.

OCTAVE.

Cependant , monsieur Alberti va vous donner sa fille.

FLORVILLE.

C'est vrai : monsieur Alberti est très-obligéant.

OCTAVE.

Quoi ! vous épouserez une femme qui ne vous aime pas ?

FLORVILLE.

Ce n'est rien que cela. Au surplus , je sais bien sur cet article ce que je me dirais à moi-même ; mais je ne le dis pas aux autres. Sachez seulement que le plus coupable en tout ceci , est l'indiscret qui est venu , cette nuit , compromettre celle qu'il aime.

OCTAVE.

Eh bien ! monsieur , cet indiscret ? c'est moi.

FLORVILLE.

Je l'aurais parié ! Vous avez une voix charmante !

OCTAVE.

C'est moi enfin qui suis aimé d'Isabelle.

FLORVILLE.

Je vous en fais mon compliment.

OCTAVE.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

A ce titre, votre conduite  
A droit, Monsieur, de m'offenser.  
Et vous ne deviez pas si vite,  
Venir ici me remplacer.  
Si d'un mari, suivant l'usage,  
On prend la place assez souvent,  
Ce n'est qu'après le mariage.

FLORVILLE.

On la dit bien meilleure avant.

OCTAVE.

Monsieur, c'est trop de plaisanterie. Un militaire....

FLORVILLE.

Est sérieux quand il faut.

OCTAVE.

Eh bien ! à l'instant même vous allez déclarer à monsieur Alberti que ce n'est pas vous qu'il a entendu cette nuit, ou disposez-vous à me rendre raison.

FLORVILLE.

A quelle heure ? en quel lieu ?

OCTAVE.

Ce jardin, dont cette clef me rend l'accès facile, nous offre un taillis où nous serons à l'abri des regards.

FLORVILLE.

Il suffit. Vous n'avez point d'armes, j'en aurai pour nous deux.

OCTAVE.

J'espère, Monsieur, que vous ne vous ferez pas attendre.

FLORVILLE.

Je suis entré le premier dans votre ville.

## SCENE XII.

MARINETTE, FLORVILLE.

MARINETTE.

Monsieur Florville ? Monsieur Florville ?

FLORVILLE, *prêt à rentrer chez lui.*

Qu'est-ce ?

MARINETTE.

Un mot, je vous prie.

FLORVILLE.

Je n'ai pas le temps.

MARINETTE.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

A vous ma maîtresse a recours,  
Par ma voix elle, vous implore.

FLORVILLE.

Je l'ai servie en ses amours,  
Morbleu ! que lui faut-il encore ?  
Je te quitte, et vais promptement  
Me faire tuer pour lui plaire.  
Voilà pour elle, en ce moment,  
Tout ce que je puis faire.

### SCENE XIII.

MARINETTE.

Comment se faire tuer, quand monsieur Alberti veut absolument qu'il épouse ma maîtresse ? Serait-ce Octave qui l'aurait provoqué ? Ah ! grand Dieu, qui nous tirera de l'embarras où nous sommes ? Qui ? ma foi, l'aveu sincère de tout ce qui s'est passé.

AIR : *Vaudeville de Oui et Non.*

Le mensonge et la fausseté  
Ne mènent à rien : c'est dommage.  
Il faut dire la vérité,  
C'est là le parti le plus sage.  
La vérité doit nous servir :  
Mais sa noblesse m'inquiète.  
Voudra-t-elle jamais sortir  
Par la bouche d'une soubrette ?

Voici monsieur Alberti, préparons-nous à la confidence : si nous pouvons éloigner le mariage de M. Florville, c'est toujours ça de gagné.

### SCENE XIV.

ALBERTI, MARINETTE.

ALBERTI, *avec plusieurs papiers à la main.*

Marinette, où est Florville ?

MARINETTE.

Monsieur Florville ?—Ah ! monsieur, ne me parlez jamais de cet homme-là.

ALBERTI.

Pourquoi donc ?

MARINETTE.

C'est un monstre, un infâme, qui vous a trompé, trahi de la manière la plus affreuse.

ALBERTI.

Lui ?

MARINETTE.

Il est vrai que c'est moi qui l'en ai prié ; mais ce n'était pas une raison pour qu'il oubliât ce qu'il vous doit.

ALBERTI.

Ah ça ! mais, que diable veux-tu dire ?

MARINETTE.

Apprenez, Monsieur, que ce n'est pas lui qui a chanté cette nuit, et qu'il ne mérite pas l'honneur que vous lui faites de lui accorder la main de Mademoiselle.

ALBERTI.

Ah! ce n'est pas lui qui a chanté? Germain, son valet, avait encore dans sa poche la chanson.

MARINETTE.

C'est moi qui, vite, la lui ai donnée.

ALBERTI.

Il ne nous a pas quittés.

MARINETTE.

Je me suis coulée adroitement derrière lui.

ALBERTI.

Ah! malheureuse!

MARINETTE.

Que voulez-vous, monsieur? On fait ce qu'on peut pour obliger.

ALBERTI.

Et qui donc était-là cette nuit? Serait-ce Octave?

MARINETTE.

Et quand cela serait?

ALBERTI.

Octave? Sa famille et la mienne brouillée à un point....

MARINETTE.

Eh! monsieur.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

En quel pays voyez-vous-  
Que les garçons et les filles  
Adoptent de leurs familles,  
Et les plaisirs et les goûts?  
Quand, pour la plus faible offense,  
Les pères; dans leur vengeance,  
S'adressent mainte sentence,  
Maint factums pleins de courroux;  
Partageant cette colère,  
Les enfans se font la guerre  
A force de billets doux.

ALBERTI.

Mais, encore une fois, Florville n'a-t-il pas avoué?....

MARINETTE.

Ah! vous doutez toujours? Mademoiselle, Mademoiselle?

ALBERTI.

Que fais-tu donc?

MARINETTE.

J'appelle la preuve. — Mademoiselle ?

SCENE XV.

LES MEMES, ISABELLE.

ISABELLE.

Me voici.

MARINETTE.

Vite, déclarez à monsieur quelle est la personne qui chantait cette nuit.

ISABELLE, *étonnée.*

La personne ?

MARINETTE, *les bras en l'air.*

Oui, la personne. Dites la vérité. Regardez bien, Monsieur, je ne lui fais pas de signe.

ISABELLE.

Mais mon père sait bien.

MARINETTE.

Il n'est pas question de ce qu'il sait, mais de la vérité. Parlez.

ISABELLE, *bas, à Marinette.*

Tu es bien sûre au moins.... ?

MARINETTE.

Eh ! oui : allez donc. La vérité. La vérité.

ALBERTI.

AIR : *Guillot a des yeux complaisans.*

Ma fille, n'ai-je plus de droits

A votre confiance ?

ISABELLE.

De tous mes secrets je vous dois

Entière confiance,

Et le respect et le devoir

Me défendent de feindre ;

Pourtant, je voudrais bien savoir

Si je n'ai rien à craindre.

MARINETTE.

Non, vous dis-je.

ALBERTI.

Eh bien ! qui donc a chanté ?

ISABELLE.

Mon père.... C'est Florville.

MARINETTE.

Florville ? O maladetta !

ALBERTI, *à Marinette.*

Tu l'entends, perfide !

MARINETTE.

Quoi, Mademoiselle !....

ISABELLE.

Mais ne sommes-nous pas convenues....

MARINETTE.

Tantôt, mais à présent.

ALBERTI.

Tais-toi, tu n'es qu'un brouillon.—Ma fille, je suis charmé de votre sincérité, elle aura sa récompense. A l'instant même, je vais tout terminer avec celui que vous aimez.

MARINETTE.

Mais, monsieur....

ALBERTI.

Si tu dis un mot.

MARINETTE.

Ah! qu'ai-je fait?

ISABELLE.

Qu'ai-je dit?

MARINETTE.

C'est vous?

ISABELLE.

C'est-toi? *elles s'envont en se disputant.*

## SCENE XVI.

ALBERTI.

Oui, c'est bien décidé : avant de quitter cette ville, je veux que cet hymen soit conclu. La garde d'une fille est trop difficile. Je ne suis pas encore à moitié de mon voyage, et me voilà déjà sur pied tout une nuit. Que sera-ce donc, quand jé serai à Paris? Mettons ceci en règle.

*(Il déploie ses papiers sur une table et s'assied).*

## SCENE XVII.

ALBERTI, FLORVILLE, GERMAIN.

FLORVILLE.

Germain, apporte ici tout ce qu'il me faut.

GERMAIN, *apportant des armes de toutes espèces, qu'il met sur une table.*

Y pensez-vous, monsieur, aller vous battre pour une personne qui ne vous aime pas?

FLORVILLE.

Je me suis déjà tant de fois battu pour autre chose, *(apercevant Alberti)* silence.

ALBERTI.

Ah! mon ami, vous arrivez à temps, nous allons faire ensemble nos petits arrangemens.

FLORVILLE, *devant la table où sont ses armes.*  
Oui, monsieur, je vais m'arranger de manière...

ALBERTI.

Qu'est-ce donc que toutes ces armes ?

FLORVILLE.

Ce n'est rien, Monsieur, j'examine si elles sont en bon état pour notre voyage.

ALBERTI.

Ce n'est pas ce qu'il y a de plus urgent. Voici un relevé exact de toutes mes propriétés.

FLORVILLE.

C'est fort bien, (*à Germain*). N'as-tu rien oublié ?

GERMAIN.

Non, Monsieur.

ALBERTI.

Oh ! rien du tout. Je ne veux pas vous tromper.

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

J'agis avec délicatesse.

FLORVILLE.

Où sont mes pistolets d'arçon ?

ALBERTI.

Ma fille a toute ma tendresse.

FLORVILLE.

Tant mieux. — De la poudre et du plomb.

ALBERTI.

Elle aura ma fortune entière.

FLORVILLE, *essayant les ressorts de son pistolet.*

Ah ! voilà d'excellens ressorts.

ALBERTI.

Que fixez-vous pour son douaire ?

FLORVILLE, *chargeant ses armes.*

Au moins trois balles dans le corps.

ALBERTI, *se levant.*

Que dites-vous donc ?

FLORVILLE.

Oui, Monsieur : je lui fais sauter la cervelle du premier coup.

ALBERTI.

A ma fille ?

FLORVILLE.

Eh ? non, Monsieur : il n'est pas question d'elle.

ALBERTI.

J'espère bien que si. Mais, pour Dieu ! laissez donc là votre arsenal.

FLORVILLE, *bas, à Germain.*

Occupe-le pour que je puisse m'éloigner.

GERMAIN.

Oui, oui, (*à part.*) Sauvons-le, malgré lui. Mon-

sieur Alberti, est-ce que vous ne ferez pas un petit cadeau de noce à Marinette? (*bas.*) Empêchez-le de sortir.

ALBERTI, *bas.*

Hein ?

GERMAIN, *haut.*

C'est une soubrette si sage, si prudente! (*bas.*) Il veut aller se battre.

ALBERTI, *bas.*

Se battre. Contre qui ?

GERMAIN, *haut.*

Vous le saurez : le plus pressé est de le retenir.

ALBERTI.

Mais enfin....

GERMAIN, *haut.*

La générosité coûte si peu. (*bas.*) Il vous échappera.

ALBERTI, *ramassant ses papiers.*

Diantre ! il faut le prévenir.

FLORVILLE.

Allons, Germain, partons.

ALBERTI, *courant vers la porte.*

Non, mon gendre, ne vous dérangez pas. Puisque tout est à-peu-près convenu entre nous, je cours chez mon notaire : nous nous reverrons dans deux minutes.

FLORVILLE.

Mais, monsieur....

ALBERTI, *à la porte.*

Frottez, frottez vos armes : je suis à vous.

( *Il sort et ferme la porte en-dehors.* )

### SCÈNE XVIII.

GERMAIN, FLORVILLE.

FLORVILLE.

Eh bien ! que fait-il donc ?

GERMAIN.

Il ferme la porte.

FLORVILLE.

AIR : *Du Mameluk.*

Il m'enferme ! et pourquoi faire,  
Quand ailleurs l'honneur m'attend ?

GERMAIN.

Il va chercher son notaire.

FLORVILLE.

Il choisit fort bien l'instant.

GERMAIN.

Oui, car d'après les usages

Ici reçus dès longtemps,  
On y fait les mariages  
Avant les enterremens.

FLORVILLE, *frappant à la porte.*

Je saurai bien me faire ouvrir. — Holà, quel-  
qu'un.

GERMAIN, *à demi-voix.*

Y pensez-vous? si vous faites du bruit...

FLORVILLE.

On m'ouvrira et je partirai.

GERMAIN.

On vous verra armé, on aura des soupçons et l'on  
vous retiendra.

FLORVILLE.

C'est vrai, comment faire?

GERMAIN.

Ce qui vous arrive est très-heureux : on vous attend.  
Vous ne pouvez sortir, tout est dit.

FLORVILLE.

Manquer à ma parole!

GERMAIN.

Que votre rival se batte tout seul.

FLORVILLE.

Rester ici! Quand je devrais par cette croisée....

*( Il ouvre la croisée ).*

GERMAIN.

Y pensez-vous? Monsieur, un premier étage! Un  
fossé d'une profondeur!

FLORVILLE.

Saute le premier, et si tu ne te casses qu'une  
jambe.....

GERMAIN.

Grand merci.

FLORVILLE.

Comment? maraud, quand je te fais l'honneur de te  
céder le pas!

GERMAIN.

Je n'aime pas les honneurs, et je ne suis en tout  
temps que valet à la suite.

FLORVILLE, *à la croisée.*

Mais j'aperçois Octave; il vient de ce côté.

GERMAIN.

Rentrez donc, monsieur, rentrez donc.

FLORVILLE, *parlant par la croisée.*

Seigneur Octave, mille pardons...

OCTAVE, *en-dehors.*

Monsieur, vous vous faites bien attendre 5

FLORVILLE.

C'est bien malgré moi, je vous jure. Je suis enfermé  
et je ne puis aller vous joindre.

OCTAVE.

Vaine excuse, Monsieur, venez, je vous attends.

FLORVILLE.

Vous m'attendez?

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Calmez votre impatience :  
Je ne puis, vu la distance,  
La bas aller vous chercher,  
Vous ne pouvez m'approcher.  
Mais je ris de cette entrave,  
Et ma raison, la voilà :  
Une balle aux mains d'un brave,  
N' connaît pas ces distanc's-là.

( *Il lui jette un pistolet* ).

Tenez, Monsieur.

GERMAIN, *voulant le tirer de la croisée.*

Que faites-vous donc ?

FLORVILLE, *voulant l'entraîner avec lui.*

Viens te mettre-là.

GERMAIN, *se reculant.*

Non, non, Monsieur, la croisée est trop étroite, je  
vous gênerais :

FLORVILLE.

Tu jugeras de notre adresse.

GERMAIN.

J'ai la vue basse.

FLORVILLE.

Mets-toi là, te dis-je.

GERMAIN.

Dieu m'en garde ! j'empêcherais la balle de passer.

( *Il court se cacher derrière un meuble* ).

FLORVILLE, *placé sur le balcon, un pistolet à la  
main.*

En garde, Monsieur.

AIR : *Du pas redoublé.*

Pour interrompre nos débats,  
On a fermé ma porte ;  
Mais on peut bien, du haut en bas,  
Se parler de la sorte.  
Courage, à vous le premier pas  
Et l'honneur de la fête :  
Visez bien, ne me manquez pas,  
Monsieur, voici ma tête.

( *On entend un coup de pistolet* ).

Eh mal-adroit, il m'a manqué.

( *Il tire en l'air* ).

GERMAIN, *caché.*  
Monsieur, monsieur, est-ce fini ?

FLORVILLE.

Oui.

GERMAIN,

Ah ! tant mieux, Monsieur. Vous m'avez fait une peur !

FLORVILLE.

Il fallait te mettre à ma place.

## SCENE XX.

LES MEMES; ISABELLE, MARINETTE.

MARINETTE, *accourant.*

Ah ! monsieur Florville...

ISABELLE.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARINETTE, *à Germain.*

Qu'avez-vous fait ?

GERMAIN, *faisant le brave et tirant son sabre.*

C'est ce maudit Scapin à qui je viens de faire mordre la poussière.

MARINETTE.

De si loin ?

GERMAIN.

Oh ! j'ai le bras long.

ISABELLE.

Ciel !

FLORVILLE.

Ce n'est rien, Mademoiselle : le seigneur Octave a blâmé le service que j'ai eu le bonheur de vous rendre auprès de monsieur votre père. Il a exigé que j'allasse me rétracter. Cela pouvait vous compromettre, j'ai refusé, il m'a appelé en duel, et, ne pouvant sortir d'ici, nous venons, par cette croisée, de terminer notre différend.

ISABELLE.

Oh ! grand Dieu !

FLORVILLE.

Ne craignez rien. Il ne m'a pas atteint et j'ai tiré en l'air.

GERMAIN, *à Marinette.*

Et moi à la tête, pan. Il est là.

FLORVILLE.

Aussi j'espère qu'à présent nous sommes les meilleurs amis du monde.

GERMAIN, *essuyant son sabre.*

Et moi, je lui pardonne.

ISABELLE.

Comment Octave aurait si mal reconnu votre générosité.

FLORVILLE.

Il a eu tort. Mais je vous implore pour lui.

ISABELLE.

C'est en vain.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Quand l'amitié se sacrifie,  
Oser ainsi la soupçonner !  
C'est bien affreux, et de la vie,  
Je ne pourrai lui pardonner.

FLORVILLE.

Ne me refusez pas sa grâce ;  
A son bonheur intéressé,  
Je tombe à vos pieds que j'embrasse.

OCTAVE, *paraissant à la croisée.*

Monsieur, n'êtes-vous pas blessé ?

## SCENE XXI.

LES MEMES ; OCTAVE.

FLORVILLE, *toujours à genoux.*

Non, Monsieur, je me porte à merveille. Germain, donne donc la main à Monsieur, il n'est peut-être pas là à son aise.

OCTAVE, *entrant par la croisée.*

Vous l'êtes davantage à ce qu'il me paraît ?

FLORVILLE.

Mais pas trop mal. (*Il baise la main d'Isabelle.*)

OCTAVE.

Ciel ! qu'osez-vous faire !

FLORVILLE.

Vous le voyez, je capitule de mon mieux.

ISABELLE.

Méritez-vous, ingrat, les bontés qu'il a pour vous ?

OCTAVE.

Comment, quand il est à vos pieds ?

ISABELLE.

C'est pour obtenir votre pardon, pour assurer votre bonheur !

OCTAVE.

Serait-il possible.

FLORVILLE, *se relevant.*

Douteriez-vous de la parole d'un militaire ?

OCTAVE.

Ah ! monsieur Florville, que je suis coupable ! me traiter si généreusement quand nous étions ennemis.

FLORVILLE.

C'est pour cela, monsieur.

AIR :

Longtemps de gloire trop avide,  
Séduit par des vœux indiscrets,  
Le Français, toujours intrépide,  
Ne recherchait que des succès :  
Aujourd'hui, sous la loi d'un père,  
En France, comme en tout pays,  
Rendus à notre caractère,  
Nous ne cherchons que des amis.

OCTAVE.

Je suis le vôtre pour la vie.

FLORVILLE.

J'accepte : mais dites-moi, je vous prie, quelles  
étaient vos espérances, en vous présentant ici ce matin ?

OCTAVE, *lui montrant une lettre.*

De communiquer à M. Alberti une résolution de  
mon père qui m'a comblé de joie.

FLORVILLE, *prenant ses papiers.*

Voyons cela. C'est excellent.

MARINETTE.

J'entends monsieur Alberti.

FLORVILLE.

Vite en place. Vous, mademoiselle, vous parâîtrez  
quand on vous appellera et consentirez à tout ce qu'on  
pourra vous demander. J'ai mon projet. (*A octave.*)  
Vous, Monsieur, sur ce balcon, et au premier signal...  
(*Il lui parle à l'oreille.*)

OCTAVE.

Il suffit. (*Octave rentre sur le balcon, et ferme la  
croisée sur lui.*)

FLORVILLE, *à Germain.*

Nous deux sur le champ de bataille.

GERMAIN.

Volontiers, quand la paix est faite.

## SCENE XXII.

LES MEMES ; ALBERTI, UN NOTAIRE.

ALBERTI, *ouvrant la porte.*

Ah ! ah ! vous voilà donc, monsieur le férailleur !  
Eh bien ! comment se porte votre homme ?

FLORVILLE.

Pas trop mal, Monsieur.

ALBERTI

Avez-vous bien ajusté ? et vos trois balles....

FLORVILLE.

Ont fait merveille, il n'y a personne de mort.

ALBERTI.

Grâce à moi, j'espère. Je savais bien qu'en fermant cette porte.... Mais il ne s'agit plus de cela : Monsieur le notaire, mettez - vous là et écrivez. Isabelle ? Isabelle ?

### SCENE XXIII.

LES MEMES ; ISABELLE, MARINETTE.

ISABELLE.

Me voici, mon père.

ALBERTI.

Ma fille, vous connaissez mes intentions. Songez à les remplir en signant cet acte qui assure votre bonheur avec le seigneur Florville.

LE NOTAIRE.

D'abord le futur.

FLORVILLE, *très-haut.*

Oui, le futur.

OCTAVE, *en-dehors.*

» O ! nuit favorable aux amans.

ALBERTI.

Qu'entends-je ?

FLORVILLE.

C'est le futur qui signe. N'avez vous pas résolu de donner la main de mademoiselle à celui qui a chanté cette nuit ?

ALBERTI.

Sans doute.

FLORVILLE.

Eh bien ! écoutez.

OCTAVE.

» Ma voix implore ta puissance.

ALBERTI.

C'est en effet la voix qui m'a frappé. Quel est l'indiscret ?

FLORVILLE.

Le seigneur Octave..

MARINETTE.

Là ? quand je le disais ?

ALBERTI.

Octave !

FLORVILLE.

Dont le père vous poursuit jusqu'ici. Car voilà un exploit qu'on ma remis pour vous en votre absence.

ALBERTI, *prenant les papiers.*

Pas du tout. C'est une renonciation formelle : un désistement de mon ami....

## SCÈNE XXIV.

LES MEMES; OCTAVE.

OCTAVE, *arrivant auprès d'Alberti, conduit par Florville.*

Oui, Monsieur, c'est le sacrifice du meilleur des pères, que je voulais vous remettre ce matin. Il est si affligé de votre départ, qu'il consent à tout ce que vous lui demandez, et vous prie de resserrer les liens de votre ancienne amitié.

ALBERTI.

Non, non, Monsieur, il m'a trop offensé.

OCTAVE.

AIR : *L'Amour a gagné.*

Quand mon père m'a confié  
Le soin d'un semblable message,  
Il a pensé que l'amitié  
Daignerait croire à mon langage;  
Ses vœux seront bientôt remplis;  
Sur vos bontés je me repose:  
En plaidant pour son père, un fils  
Près de vous doit gagner sa cause.

ALBERTI.

Oui, jeune homme, je suis touché de votre démarche: quant à ma fille que votre père demande pour vous, il n'est plus temps: sa main...

FLORVILLE.

Est encore à votre disposition, Monsieur. Que j'emporte, en vous quittant, la certitude d'avoir fait son bonheur, et je n'aurai qu'à me féliciter du sacrifice que je fais en ce moment.

ALBERTI.

Ma foi, mon ami, j'ai bien du regret de ne pas continuer mon voyage à Paris, si tous les Français vous ressemblent.

FLORVILLE.

Ils ne font plus qu'une famille.

AIR : *Grossir ma boulle de neige.*

Qu'un rien trouble quelques esprits,  
Que pour des mots on se dispute;  
Au défenseur de son pays,  
Qu'importe cette vaine lutte?  
Etranger aux excès  
A l'intrigue, aux projets,  
Quand sa bannière brille,  
Il va mourir pour des Français.  
Tous sont de sa famille.

OCTAVE.

Momus jadis eut des enfans  
Pleins de goût, de verve et de grâce.  
Mais que leurs fils sont différens;  
Leur gaité n'est plus que grimace.

Plus de trait enjoué,  
Leur sel atténué  
En rebus s'éparpille :  
Et l'esprit du jour a tué  
L'esprit de la famille.

GERMAIN.

De Marton le pauvre mari  
Trouve, au retour d'un long voyage,  
Son ménage à tel point grossi  
Qu'il m'appelle et me dit : j'enrage.  
D'où vient donc ce brun-là ?  
Et ce blond que voilà ?  
Ce n'est qu'une vétille.  
Puisqu'ils t'appellent tous papa,  
Ils sont de la famille.

ALBERTI.

Qu'un roi sur les infortunés  
Épanche sa munificence,  
Soudain mille cœurs entraînés  
S'ouvrent aux crix de l'indigence.  
C'est qu'en France, en effet,  
Au signal d'un bienfait  
Partout même ardeur brille.  
Et le monarque et le sujet,  
C'est la même famille.

LE NOTAIRE.

Un gendre heureusement placé,  
Une brune de haute naissance,  
Un cousin lesté et bien dressé  
Aux mouvemens de la finance ;  
Un oncle courtisan,  
Un époux complaisant,  
Une femme qui brille ;  
Voilà ce qu'on nomme à présent  
Une bonne famille.

ISABELLE, *au public.*

A chaque œuvre représenté  
L'auteur et l'acteur qu'il rassemble  
Contractent une parenté  
Qui bien souvent les tue ensemble.  
Mais au front de l'acteur  
Dans les yeux de l'auteur  
Quelle gaité pétille !  
Quand d'un geste le spectateur  
Se met de la famille.

